

semble entraîner d'importantes difficultés économiques et une traque insensible des arriérés de l'impôt qui s'accumulent.

À l'été 66, le procureur Gessius Florus<sup>[83]</sup> fait main basse sur 17 talents d'argent qui proviennent du temple de Jérusalem, peut-être comme un acompte sur les arriérés. La foule lui manque de respect en l'imitant tel un mendiant et il réagit avec violence; les portiques reliant au temple la forteresse Antonia<sup>[128]</sup> où sont stationnées les troupes sont alors coupés par les Jérusalémites, par crainte qu'il ne revienne dans le temple. Malgré un discours d'Agrippa II, l'insurrection éclate. Éléazar ben Ananias<sup>[110]</sup>, le fils du grand prêtre, fait interrompre les sacrifices du culte impérial dans le temple, à peu près en même temps que Menahem<sup>[109]</sup>, petit-fils de Judas le Galiléen, chasse la garnison romaine de Masada pour en faire sa place forte. Les deux s'allient un temps pour s'emparer de Jérusalem, puis se querellent à mort.

La révolte de 66-70 est donc causée par la conjonction d'une situation socio-économique difficile, de vexations politiques et sociales et d'ambitions personnelles qui s'opposent; elle dégénère très vite en guerre civile, qui permet aux Romains de reprendre facilement le contrôle. Vespasien<sup>[41]</sup>, envoyé par l'empereur Néron<sup>[40]</sup>, traîne toutefois en longueur les opérations afin de voir ce qui se passe à Rome, très désireux de prendre le pouvoir après le renversement de l'empereur en 68 et la guerre civile que l'on nomme « l'année des quatre empereurs ». Il quitte la Judée pour marcher sur Rome, laissant à son fils Titus<sup>[42]</sup> la charge de s'emparer de Jérusalem en 70. La ville tombe en septembre, le temple est incendié et, si l'on excepte les sicaires de Masada qui sont oubliés dans le désert jusqu'en 73, la province retourne dans le pouvoir romain.

#### **D. De la destruction du temple à l'annihilation de la Judée (70 – 135 apr. J.-C.)**

L'année 70 est considérée rétrospectivement comme un tournant majeur de l'histoire juive, mais il faut bien comprendre que les contemporains ne pouvaient pas savoir, alors, que le temple

ne serait pas rebâti. En fait, de plus en plus d'historiens pensent que ce n'est qu'en 135 que les Juifs comprennent l'importance de 70. En effet, le temple avait déjà été détruit auparavant, et même si la situation paraissait dramatique, il pouvait sembler à certains que la patience, à d'autres que la résistance armée, saurait ramener l'ordre.

En 70, les forces d'occupation sont renforcées pour la première fois d'une légion, la *Legio X Fretensis*, stationnée à Jérusalem. Statutairement, une province romaine abritant une légion ne peut pas être gouvernée par un chevalier (riche sans noblesse) mais par un sénateur de rang prétorien, c'est-à-dire un noble ayant suivi le *cursus honorum* jusqu'à l'avant-dernier échelon, la préture. Les pouvoirs du gouverneur sont donc plus importants et l'on imagine le poids fiscal que représente l'entretien d'une légion sur une province fortement dévastée par la guerre.

En outre, Vespasien impose sur tous les Juifs âgés de plus de trois ans en 73 un impôt prélevé pour une caisse spéciale, nommée le « trésor des Juifs » (*fiscus iudaicus*), et revenant au temple du Capitole (voir « Le didrachme »<sup>[260]</sup>). L'objectif est de prendre la suite de l'impôt du demi-shekel payé chaque année par chaque Juif au sanctuaire, afin de matérialiser la défaite de leur dieu et leur soumission désormais à Jupiter, la divinité poliade des Romains (voir « Excursus : la religion romaine »<sup>[146]</sup>). Tous les Juifs de l'empire nés avant la destruction du temple sont ainsi collectivement tenus pour responsables, puisque les offrandes envoyées de la diaspora ont servi à financer la guerre. Cet impôt du *fiscus iudaicus* est une humiliation en plus d'être un poids économique, et l'on sait qu'il a parfois pu encourager l'apostasie, déjà massive puisque beaucoup ne parvenaient pas à comprendre que Dieu ait laissé son temple être détruit.

Malheureusement, cette période est très mal connue, le récit de Flavius Josèphe<sup>[15]</sup> s'arrêtant à la fin de la guerre. Les bornes milliaires placées par les Romains le long des nouvelles routes permettent d'attester l'installation d'une seconde légion en 117, signe d'une aggravation des tensions et cause d'un vraisemblable alour-

dissement répressif et fiscal. La province devient consulaire : c'est un sénateur ayant achevé le *cursus honorum* qui la dirige, le plus haut échelon imaginable.

Ce qui compte, c'est surtout qu'en 132, un certain Simon bar Kokhba parvient à mener une insurrection qui semble mettre profondément à mal la domination romaine. La cause semble être un malentendu : l'empereur Hadrien<sup>[46]</sup>, deux ans plus tôt, avait décidé la refondation de Jérusalem ; un temple est alors bâti sur les ruines de l'ancien sanctuaire mais il est dédié à Jupiter. Du point de vue de l'empereur, c'était là un honneur, le Dieu vaincu des Juifs étant assimilé au maître de l'univers et trouvant ainsi sa place dans le panthéon romain. C'est une manière de pardonner aux Juifs et de reconstruire des relations paisibles. Pour les Juifs, une telle assimilation, courante dans l'Antiquité, était une chose inadmissible qu'ils avaient déjà refusée au temps d'Antiochos IV Épiphane en 168 av. J.-C. Cet honneur, à leur avis, avait un goût de persécution.

On sait que pas moins de dix légions et trois ans sont nécessaires aux meilleurs généraux de l'empire pour venir à bout de cette révolte, alors que la « grande révolte » n'avait nécessité le concours que de trois légions. Les opérations semblent être surtout constituées d'actes de guérilla menés par des groupes restreints logeant dans les innombrables grottes naturelles du désert. Les Romains s'enlisent dans une guerre asymétrique, jusqu'à ce qu'ils parviennent, en 135, à défaire en bataille rangée l'armée de Bar Kokhba à Béthar.

L'empereur décide alors d'abolir administrativement la Judée : la province reçoit désormais le nom de Syrie-Palestine, Jérusalem est rebaptisée *Colonia Aelia Capitolina* (littéralement : colonie d'Hadrien consacrée à Jupiter Capitolin), et la cité est interdite de séjour aux Juifs, exception faite d'une journée par an pour pleurer sur les vestiges du temple.

## Conclusion

L'histoire de la Judée est mouvementée et il est difficile d'être clair sans s'étendre sur les principaux événements. Cet exposé s'est

contenté des faits majeurs, mais on trouvera par la suite de nombreuses indications plus précises aux endroits adéquats.

Ce qu'il convient de retenir de ce parcours, c'est que la Judée du temps du Nouveau Testament est composite et riche d'un long et complexe héritage. Hellénisée de longue date, elle a connu un idéal traditionaliste mobilisé par les Maccabées. Mais ceux-ci ont déçu leurs partisans et la politique des deux siècles précédant notre ère a ainsi fait naître plusieurs courants du judaïsme, en particulier l'essénisme<sup>[169-182]</sup>, le pharisaïsme<sup>[190-201]</sup> et le sadducéisme<sup>[183-189]</sup>. Ajoutons sur ce substrat un important parti proromain au pouvoir, modernisant le territoire et encourageant l'hellénisation, un peu teintée de romanisation; ajoutons encore un parti hostile de plus en plus puissant, qui résiste à cette politique de manière progressivement organisée.

Un mot doit être dit du concept de « romanisation ». Il ne s'agit pas d'une politique imposée d'en haut. En fait, dans les provinces romaines, les élites tentent de plaire au pouvoir central et de lui ressembler; les classes moyennes tentent de ressembler aux élites, et c'est ainsi de l'intérieur que les peuples adoptent la vie « à la romaine ». Le mot est régulièrement proscrit par les historiens qui préfèrent de plus en plus lui substituer le concept de « métissage », considérant l'effet retour de l'assimilation culturelle : les Romains aussi sont changés par les cultures locales des territoires qu'ils occupent. Or, la Judée présente une romanisation compliquée d'un très ancien héritage, puisque ses détracteurs mettent en avant l'impiété que constitue, à leurs yeux, le rejet des traditions.

Jésus a donc exercé son ministère terrestre dans une région troublée, complexe, à une période transitoire : la préfecture de Pilate marque le début des contestations violentes qui aboutissent à la grande révolte de 66-70. Son enseignement côtoie celui des autorités politiques et des autorités du temple favorables à la soumission, et celui des partis résistants, dont la doctrine n'est pas plus homogène. Son message, à cause du contexte, est nécessairement politique. Le « royaume de Dieu » s'oppose-t-il au règne des Romains, c'est une question débattue parmi ses fidèles et ses

opposants, et c'est parce qu'il est accusé de s'opposer à l'administration romaine qu'il est mis à mort; c'est en sicaire qu'il est exécuté, recevant le châtement de la croix, réservé aux rebelles (voir « Le procès de Jésus »<sup>[119]</sup>). Cela ne signifie pas qu'il était rebelle, mais la tension était alors telle que son message a été perçu, en son temps, comme susceptible de poser des problèmes graves à l'ordre romain (voir : « Jésus, un sicaire ? »<sup>[204]</sup>).